

La Vengeance du Mort

Sous le soleil implacable qui fait fondre les neiges ou dans le vent, sous la pluie, au milieu des tempêtes, l'homme mystérieux de la montagne s'acharnait à suivre les sentiers escarpés qu'il connaissait tous et à descendre dans les profondeurs qu'il avait explorées une à une.

Raoul Bulwer — c'était le nom de cet étonnant ascensionniste — avait été à vingt ans le vrai type du joli garçon. On ne pouvait alors qu'admirer son torse solide, ses grands yeux d'Arabie, sa barbe juvénile et soyeuse, et ses beaux cheveux ondulés dont la coupe indépendante faisait sourire les jaloux.

Les deux jeunes gens s'aimaient donc secrètement d'un amour réciproque, lorsque une ombre fâcheuse se produisit à leur tableau idyllique jusque-là rayonnant de bonheur promis. Raoul eut un rival, un rival sans doute moins admiré, sans doute reçu avec moins de grâce ensoleillante par la petite fée, mais un rival redoutable néanmoins, car il tenait la meilleure chance de triomphe, la sympathie des parents.

marcher que par amour propre, aucun d'eux ne voulant avouer le premier sa fatigue. Marcel surtout souffrait, bien plus délicat que son compagnon, il sentait sa tête tourner et le trébuchait à chaque pas.

Le soir tombait. Des tentes livides commençaient à s'étendre sur les glaciers et les rocs. Tous deux s'occupaient un précipice. Une tentation noire, poignante, obsédait Raoul.

Tout à coup, n'y tenant plus, sombre, halluciné, hagard, il se retourna et, d'un mouvement brusque, se débarrassa de son rival. Il écouta une minute le corps dégringoler et rebondir, puis tout se perdit dans le noir.

On crut à un accident. Mais à partir de ce soir-là, les remords cuisant s'empara de Raoul et ne lui laissa plus de repos.

Puis, comme si elle n'eût pas voulu devenir le prix du crime, Irène, dont le lent effacement des couleurs frêles et de la gaieté effrayait depuis quelque temps sa famille, s'éteignit un jour à l'improviste, sans un avertissement.

Cet événement, dit Raoul reconnut le premier châtiment de l'homme, acheva de frapper profondément son imagination.

— Ah ! se dit-il, si je retirais la montagne témoin de son crime, s'abandonnera-t-elle à la conscience, et commencera-t-elle à pleurer ?

Et, depuis cette époque, depuis vingt ans, seul et silencieux, il gravissait ainsi les pentes moroses et dénudées, traversait les fondrières, se cramponnant aux anfractuosités froides des glaciers énormes, escaladait les séracs rocailloux et gigantesques, jetait des ponts de cordes sur les précipices, se laissait glisser au profond des crevasses béantes et glauques.

Dans sa folie, il s'imaginait que ses pieds et ses mains laissaient des traces de sang, et quand il s'arrêtait, pensif, entre deux profondeurs d'abîmes, il lui semblait que le torrent tumultueux roulait tout ce sang-là, et longuement hurlait vengeance !

Un soir que ce reclus des neiges passait comme un fantôme sur la blancheur lunaire d'une arête, sa lanterne clignante en tache rouge sur la ténacité, un bloc de neige qui surplombait au-dessus de sa tête fit entendre un craquement sourd, se détacha et vint s'éfondrer autour de lui.

Et aussitôt une terrifiante apparition frappa le dément. Là, devant lui, livide, immobile, en chassé dans la glace, Marcel de Pontel le regardait de ses yeux morts.

Sans doute, lorsque vingt années auparavant il avait été précipité par son rival, une avalanche avait dû soudainement l'envolopper et il était resté là-haut, enseveli au milieu d'un éboulement de neige qu'une pointe de rocher avait arrêté dans sa course. Le froid l'avait préservé de la pourriture. Et maintenant il réapparaissait de façon tragique aux regards troublés de folie de son assassin. Raoul Bulwer crut mourir de terreur. Sa chair se hérissa. Il poussa des cris lamentables, se tordit les mains, demandant grâce.

Inexorable, le revenant paraissait vouloir l'écraser sous sa maudite méditation muette. Puis, perdant l'équilibre, tout à coup il pencha et vint s'abattre sur le malheureux qui s'effondra désespéré.

Alors, croyant qu'il voulait se venger, le saisir à la gorge, l'étrangler, celui-ci le reçut à bras le corps pour la lutte suprême. Mais dans le mouvement instinctif qu'il fit pour se défendre, le feu glissa, perdit pied, et tous deux, le cadavre et le meurtrier, roulèrent enlacés jusqu'au fond des précipices.

La nuit était venue. Des reflets de lune d'une pâleur plombée se jouaient parmi les structures de glace et l'éventrement des rochers. Des aiguilles, des colonnes et comme des croix de marbre se découpèrent dans l'ombre intense. Tout cela donnait à l'immense solitude l'aspect d'un temple de la mort. Et sous les voûtes du silence, les gargouillements des abîmes produisaient un bruit semblable au son grave et poignant de l'orgue mugissant le "Dies Irae".

Or, un jour que Raoul et Marcel voyageaient ensemble pour leur agrément, l'un bâillonnant sa jalouse, l'autre inconscient du tourment qu'il suscitait, l'idée leur vint de se payer les étonnantes d'une grimpe, à travers les caprices, des glaciers et des gouffres, jusque sur l'une des plus hautes cimes de l'Europe. Et sans plus d'avant-propos, nos néophytes aventureux s'attaquèrent bel et bien à mont Blanc.

Allegrement, ils gravirent ensemble, par jeunes et solides enjambées, les pentes les plus abruptes et, sans appréhension, passèrent sur des échelles de fer les plus formidables crevasses. Ils n'avaient pas voulu de guides et, présumant de leurs forces, se moquant de la prudence, ils s'étaient promis d'attendre le but sans conseils comme sans défaillance. Pourtant nos alpinistes inexpérimentés perdirent bientôt leur verve et, peu à peu, leurs épaules se nouèrent, leurs jambes mollirent et ils ne continuèrent de

LA PREUVE PAR DOUZE

M. Lejubbier, plus connu au Palais de Justice sous le pseudonyme de Prosper, dit Fil-de-Fer, flâne dans les méandres du rayon de la parfumerie, aux grands magasins du Louvre. Midi sonne. Mme Lejubbier l'attend pour déjeuner. Il gagne la sortie.

M. Lejubbier descend l'avenue de l'Opéra. Il a eu la main assez heureuse, ce matin. Il fait passer, une à une, dans la poche gauche de son veston, les délicates merveilleuses qui déforment la poche droite de son pantalon. Il tient à se rendre compte de leur valeur.

— Te voilà, minuscule sacochette en argent, qui appartenais, l'heure dernière encore, à une grosse dame asthmatique. Comment, tu ne recèdes, entre tes mailles serrées, qu'une pièce de un franc ? Se hasarder, dans ce grand Paris, avec si peu d'argent sur soi ! Existe-t-il des femmes imprudentes, en vérité !

Sur les douze numéros dont il est enrichi sa galerie, il vient d'en cataloguer dix. Jamais il n'a saisi aussi vivement l'intense joie du collectionneur qui, devant un objet précieux, songe : "Je l'ai eu presque pour rien." M. Lejubbier a même le droit de s'élever, sans flatterie : "Je l'ai eu pour rien."

Tout à coup, sur le refuge, en face de l'Opéra, il s'arrête. Il se retourne. Il cherche à terre. Il fouille ses poches. Voyons, il sait pourtant compter... Douze ! douze plus un porte-monnaie qu'il avait emporté avec lui... Il devrait arriver à un total de treize porte-monnaie !

Il traverse la chaussée. A l'abri, sous une porte cochère, il recommence son inventaire dans l'ordre inverse. Un, deux, cinq, dix, douze ! Il pâlit, secoue ses vêtements, explore les doublures. Aucun doute ne peut subsister. Il possède tous les autres, le sien manque à l'appel. On lui a volé son porte-monnaie. Comme c'est malin !

Lejubbier précède des souvenirs. Au Louvre, un monsieur en complet à carreaux l'a froilé, presque bousculé. C'était un sorti, aujourd'hui, avec de l'argent à lui sur lui ? Ah ! elle témoignait d'une louable prudence, la dame asthmatique qui gardait vingt sous, seulement, dans sa bourse !

Il prévoit la réception, plutôt froide, qui lui sera réservée à son retour au logis. On a beau se montrer sceptique, il est des souvenirs de famille auxquels on tient. Ce porte-monnaie, il en avait hérité de son père. Il s'était toujours promis de le léguer à Nénèsse, l'ainée de ses trois garçonsnets. Sa femme ne lui ménagera pas l'expression de son mépris :

— Il n'y a qu'à toi, Prosper, que ça arrive, ces choses-là ! Par expérience, Prosper, dit Fil-de-Fer, sait que l'on peut, en pareil cas, déposer une plainte. A quoi bon ? Sa déclaration sera classée au bout de quelques mois et il ne reverra jamais son bien. Dans l'intérêt de la société, il sent, cependant, qu'il doit se décider à agir. Ne semble-t-il pas utile, parfois, de faire des exemples ? Lejubbier se dirige vers le commissariat de police le plus proche.

— Monsieur le commissaire, on vient de me dérober mon porte-monnaie. Comment, monsieur, à vous aussi ? Mais c'est une épidémie. Déjà douze personnes, dans la matinée, ont déposé des plaintes. Une grosse dame asthmatique sort d'ici.

— Puis-je vous demander, monsieur, où vous supposez que... — Au Louvre. — Ah ! ah !... Au Louvre ! encore !

Il réclame une description de l'objet volé. Ce porte-monnaie, dit Fil-de-Fer, estime ces questions offensantes. Pour une fois, que diable, il n'est pas l'accusé !

Agacé, il étale, d'un geste spontané, le contenu de ses poches : — La preuve que j'ai été volé, monsieur le commissaire, la preuve... La preuve c'est que, de ce douze porte-monnaie, aucun ne m'appartient. Et vous pouvez me fouiller, comme je me suis fouillé moi-même, vous ne trouverez nulle part trace du mien.

Le Tétanos

Le Docteur Et. Burnet, dans la "Revue de Paris, étudie les dimérentes formes que prend le tétanos.

J'ai encore vu, il n'y a pas bien longtemps, un homme mourir du tétanos dans un hôpital parisien. On avait isolé le lit dans un coin de la salle — il n'y avait pas de chambre d'isolement ! — pour ménager, par un peu d'ombre et de silence, la douleur et l'irritabilité du malade. Entre les rideaux blancs était couché un homme jeune, beau, grand et robuste. Il avait les mâchoires serrées, les yeux fixes, la nuque et les dos raidis ; il ne pouvait guère parler et il avait de la peine à boire. L'eau qui venait toucher la gorge causait un spasme de suffocation. A la main droite, un pansement, enveloppant une blessure. Sans l'hébécté on n'aurait pu constater par de fortes doses de chloral, le malheureux aurait gardé sa conscience jusqu'au bout. Le pouls battait vite et il avait de la fièvre. La mort est venue le lendemain matin. La blessure de la main droite était un coup de feu reçu douze jours auparavant, en maniant une arme. De la poussière ou de la terre s'étaient incrustées dans la chair déchiquetée. Huit jours plus tard, l'homme avait éprouvé de la raideur dans les muscles et les mâchoires ; à partir de ce moment, un quatre jours la maladie avait fait son œuvre.

Ainsi survient le tétanos, complication d'une plaie, que l'on appelle tétanos chirurgical ou tétanos traumatique, le "spasme par douleur" d'Ambroise Paré, la "convulsion" de Guy de Chauliac, ou encore, à cause du premier symptôme, le "trismus" ou mal de mâchoires. Il vient à la suite des plaies contuses, des plaies par écrasement, des plaies profondes, des fractures compliquées et ouvertes, et surtout lorsque de la terre, de la boue, des débris de fiamier ont souillé les tresses coagulées. Il régit sur les champs de bataille, où il achève par centaines les blessés, hommes et chevaux. Les plus petites plaies peuvent être dangereuses, bien des exemples prouvent qu'une vie humaine tient à peu de chose : une arête de poisson implantée dans l'arrière-gorge (Larrey), des corps étrangers dans l'œil ou l'oreille, l'extirpation d'un cor au pied ; une écorchure au nez, grattée avec un ongle sale ; une morsure de serpent, un vélocitaire, un vaccin, une piqûre d'aiguille, une piqûre d'épingle en coiffant une rose, une piqûre d'aiguille, une piqûre de seringue chez des morphomanes... Accidents chirurgicaux ou opérations chirurgicales, le danger existait surtout avant le règne de l'asepsie.

Le tétanos puerpéral et le tétanos des nouveau-nés sont des variétés de tétanos traumatique. Les organes d'une femme qui vient de mettre au monde ont un monde porteur des plaies qu'il faut préserver de toute souillure. Le tétanos des accouchées est heureusement devenu assez rare que le tétanos des opérés, mais les plaies chaudes, c'est-à-dire dans les pays chauds, c'est un fléau dans la colonie française d'Afrique occidentale. En Guyane, d'après des mémoires de Bajon (vers 1760-1770), à la suite de la ligation de cordon, à peine échappé à un tiers des enfants ; il en mourait bien le quart à la Jamaïque ; il en mourait beaucoup, à la fin du XVIIIe siècle, dans le Vivarais, où la maladie était appelée "sarrette". Bajon a raconté que les Indiens appliquaient un emplâtre sur l'ombilic après la section du cordon, et que grâce à cette pratique, elles perdaient peu d'enfants. On peut se demander ce qu'il y avait dans cet emplâtre, car aujourd'hui, aux Nouvelles-Hébrides (île Ste-Hilda), beaucoup d'enfants meurent du tétanos parce que, dans un pareil emplâtre, les gens mettent, comme ingrédient de la terre.

Le cheval, les bovidés, les montons prennent le tétanos. Le tétanos des chevaux a de tout temps été la grande préoccupation des vétérinaires d'armée. Le cheval tétanique a les mâchoires serrées, il avale à grand-peine, il a les muscles du cou raidis ; quand la "contracture" envahit les muscles du corps, le cheval porte haut la tête, le nez relevé, comme un cerf, et les anciens vétérinaires appelaient le tétanos du cheval le "mal de cerf" ; la queue est raidie, levée par le moignon, comme une queue à l'anglaise ; les membres raidis sont maladroits, l'animal fait figure ridicule de cheval de bois. Les chevaux de tétanos succombent dans la proportion de 75 p. 100.

Parfois, le tétanos survient sans que l'examen le plus attentif puisse retrouver la plus petite plaie, le moindre "porte d'entrée" : c'est le tétanos dit spontané ou médical, par opposition avec le tétanos chirurgical ou traumatique. Les actions d'attribuement soit à l'action de froid et surtout du froid humide — un

homme en sueur trempé par une pluie, un baigneur saisi d'un frisson au sortir de l'eau, — soit à l'action d'une chaleur excessive. La fréquence du tétanos aux Antilles ou à la Guyane leur paraissait liée aux brusques oscillations de la température.

Entre la blessure et l'apparition des premiers symptômes, il s'écoule "toujours" une période d'incubation de quatre à douze jours, rarement plus, rarement moins. Le Dr Nicolas, de Lyon, eut il y a quelques années un tétanos grave, non mortel, quatre jours exactement après s'être piqué au doigt avec la pointe d'une aiguille mouillée de toxine tétanique. Quel que soit le siège de la blessure initiale, chez l'homme et chez le cheval, le premier symptôme est la contracture des muscles des mâchoires : un malade demande son docteur au téléphone, et peut à peine articuler. Quand se prennent les muscles du tronc, le corps est courbé en arc de cercle, orienté d'après le siège de la plaie. Les contractures vont par crises, avec des rémissions et des exacerbations : une excitation légère, en ouvrant d'air, un frolement de couverture, le contact du doigt qui tâte le pouls, déterminent des crises, — comme dans le rage. La mort arrive le plus souvent par asphyxie ou dans une syncope ; trois ou quatre jours avant le premier symptôme, dans les cas aigus. Dans les cas légers, la guérison est possible — 10 à 30 p. 100, suivant qu'on peut donner de chiffres, — mais le malade peut garder pendant des mois de la raideur et de la lourdeur des membres.

Le tétanos qui suit une blessure de la face éclate après une incubation très courte ; les spasmes du gosier sont violents, c'est le tétanos hydrophobique décrit par Rose. L'incubation est plus longue, de quinze à vingt jours dans le tétanos qui a pour origine les organes internes. La mort survient rapidement dans des crises de suffocation effrayantes. Plus d'un médecin a assisté, impuissant, à des agonies atroces de malades conservant jusqu'à la dernière minute leur intelligence et leur sensibilité physique et morale.

LA GAFFE

Les "Annales politiques et littéraires" ont ouvert un concours sur la gaffe, "la fâcheuse, la terrible gaffe, et les moyens de l'éviter." Les réponses reçues par les "Annales" constitueront un volume, et le jury a été bien embarrassé de savoir que s'il y avait à distribuer. Cidessous, quelques réponses, parmi les meilleures :

Une Gaffe Bien Réparée

Commencer une gaffe n'est pas difficile ; la réparer l'est davantage. Celle que je vais vous conter n'était pas méchante ; elle témoignait seulement d'une trop grande vivacité de réplique. Un salon reste un peu un lieu diplomatique ; il faut, d'abord, en sonder le terrain, afin de ne pas s'y aventurer légèrement.

Donc, M. Aloïde passait pour un galant homme. Il avait de l'esprit, du talent, et fréquentait le monde des arts. Ce jour-là, quelques jeunes femmes et moi nous étions réunies chez une pianiste célèbre, quand il fit son entrée. La Société des Artistes Français venait d'ouvrir ses salons printaniers et, bien entendu, ce fut le premier sujet de la conversation.

— Monsieur Aloïde, dit tout à coup la maîtresse de céans, avez-vous remarqué, dans la salle X, le portrait de la petite Une Telle ?

— Celui de cette jeune fille en costume Louis XV, cheveux poudrés, bouche de velours ?

— C'est cela même... Eh bien ! M. Aloïde s'éclaircit d'un rire impertinent, et, sans qu'on l'en eût pris davantage, il donna son avis :

— On est grand tort, dit-il, de louer cette pâtisserie "à crème et framboise" à côté d'une toile de Bonnat !

Notre hôtesse fronça les sourcils. — Vous m'étonnez, fit-elle ; ce portrait, selon moi, n'est pas sans mérite et je venais déjà d'en féliciter madame... Elle désigna l'une de nous. M. Aloïde se déconnaça légèrement ; mais la galanterie le sauva ; il s'inclina, gracieux devant l'auteur du tableau calomnié et déclara :

— Je n'ai pas à me déjuger, madame... On est grand tort de vous placer à côté de Bonnat ; à ce voisinage, vous ne gagnez rien et lui ne peut que perdre... Votre pimpante pompadour se vrait davantage à Versailles, en compagnie des toiles de Natier...

On n'était pas tout à fait vrai ; mais la dame accepta le compliment sans soulever, et l'historien dit qu'elle ne garda pas rancune à son dépréressement, répétant à son malheureux, répétant et réparant. D'ailleurs, voulait effacer une première gaffe, en commettant une seconde ; témoin ce bon sapor :

Oamembert qui, voyant le portrait de sa colonelle, s'écria : — La peinture n'est pas jolie, jolie... Mais, se ravissant tout à coup à la pensée qu'il n'a peut-être pas été poli, il reprend : — La peinture n'est pas jolie, jolie... mais elle est r'assembiante !

Plutôt qu'étudier l'art de réparer une gaffe, apprenons l'art de n'en point faire ; c'est chose si facile avec un peu de tact, de modestie et de charité !

A cet effet, que les étourdis se souviennent de ces proverbes triviaux, mais justes, dont, toute la première, je fais profit : — Ne pas parler de corde dans la maison d'un peude. — On bien de cet autre, pour les bavards :

— Tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler. — Mais encore, et surtout, de ces deux mots qui résument ce rapide exposé :

— Savoir écouter. — Oui, savoir écouter : les répliques brèves sont les meilleures et le rôle d'écouter conquiert, en une soirée, deux fois plus de sympathie que celui de conter. Savoir écouter ! acquiescer d'un regard, approuver d'un geste, s'incliner à temps voulu, sourire à propos... Mais qu'est-il besoin de parler ? Rien n'est plus éloquent que l'absence de parole !

Le silence est d'or, dit un sage proverbe, et, si la langue est au monde ce qu'il y a de meilleur, c'est aussi, selon Esopé, ce qu'il y a de pire. (Premier Prix.)

La Gaffe d'un Courtisan

Vous savez que l'empereur Guillaume est, de naissance, infirme du bras gauche ; l'avant-bras est très court et la main très faible ; ce n'est que par des prodiges d'énergie que l'empereur est parvenu à utiliser un peu ce bras. Par contre, son bras droit et sa main droite sont doués d'une force extraordinaire et d'une très grande habileté.

Un jour de chasse, l'empereur se trouvait, avec quelques-uns de ses familiers, dans son petit château de Grunewald. On était à table et la conversation était fort animée. A côté de l'empereur, un officier taquinait un de ses amis, assis en face de lui, à propos d'un duel que cet ami était à peu près sûr de s'être attiré.

— Prenez garde, disait le premier ; vous aurez affaire à fameux adversaire. — Bah ! répondit l'autre très haut et fort étourdi ; comment voulez-vous que je le craigne ! il ne peut se servir que d'un bras ! J'espère tout de même être plus fort qu'un manchot !

Tout le monde se regarda, et le gaffeur, s'apercevant trop tard de sa bévue, ne sait quelle contenance tenir. L'empereur feint de n'avoir pas entendu et continue à expliquer, à ses voisins de table, le manquement d'un fusil de chasse perfectionné qu'il s'était fait apporter, un moment auparavant, pour le montrer à ses hôtes. Après quelques instants, il prend le fusil de la main droite et, le présentant à bras étendu, par-dessus la table, au gaffeur, il lui dit :

— Tenez, voyez donc de près ce nouveau système de détente. L'autre, flatté, avance le bras, saisit l'arme, pensant la tenir aussi facilement que l'empereur lui-même. Un fracas de verres et de vaisselle cassée retentit ; le fusil gisait sur la table au milieu des débris et des vins répandus. C'était une arme très lourde et seulement grâce à sa force extraordinaire, l'empereur avait pu, sans effort, la tenir à bras tendu. Le maladroit, confus, balbutiait des excuses. L'empereur, riant très fort, lui dit :

— Non, non, vous n'êtes pas excusable. Comment ! moi, premier que un manchot, puis-je avoir plus de force que vous ? La société lona fort l'esprit et la bonne humeur du souverain ; et le gaffeur se tint pour dit.

La Gaffe Triple

Je me rappelle une gaffe, illustrée par Guyde, dans je ne sais plus quel magazine. Un petit drame en trois actes.

Premier acte. Un salon brillamment illuminé. Un soir de fête. Une jeune fille débite des vers. Un jeune homme et un vieux monsieur se chauchotent leurs impressions.

Le jeune homme : — Ne trouvez-vous pas que ces vers sont idiots ? Le vieux monsieur : — Mais non ; ils sont de moi.

Deuxième acte. Le jeune homme : — Ils sont, sans doute, excellents, mais si mal débités par cette grande perche ! Le vieux monsieur : — Morbleu ! c'est ma fille !

Troisième acte. Le jeune homme : — Allons, calmez-vous, mon

cher poète, vos vers sont excellents, admirablement débités, mais très mal accompagnés par cette vieille gaeon qui tient le piano. Le vieux monsieur : — Sacrebleu ! polisson, c'est ma femme. Allez donc réparer ça !

LES CHATS SANS QUEUE.

Leur origine, comme celle de toutes les familles de distinction, est inconnue. Un auteur en parle en 1823, qui décrit le chat de l'île de Man comme ne différant du chat ordinaire (follis outus delictosus) que par l'absence de queue, et par un train postérieur rappelant celui du lièvre ou du lapin. Il ajoute que le chat de Man ne prend pas de souris ; on a dit qu'il pourrait bien provenir de l'union du lapin avec le chat ordinaire.

Un peu plus tard, un autre écrivain assure qu'il est de tradition que les chats anoures descendent de deux ou trois chats sans queue, provenant d'un navire naufragé, venant lui-même de Prusse. Puis un autre fait venir les chats en question de Cornouailles, et même de Wight. Tout cela est bien vague ; mais c'est toujours vague, les origines.

Il est assez surprenant qu'on soit aussi peu d'accord sur les caractéristiques de la bête à l'époque actuelle. On reconnaît toutefois qu'elle est rare : On a beaucoup de peine à se procurer une chatte de Man, les marchands demandent de 75 à 625 francs par tête, sans queue.

Mais on discute sur le pelage : les uns le disent noir, d'autres roux, d'autres encore variable. Sur la queue aussi : il y en a sans y en avoir, disent ceux-ci ; il y en a en pas, mais il y en a, disent ceux-là. Le train postérieur est très développé, comme s'il était nourri de la queue et l'avait absorbée ; de là une attitude particulière. Darwin note aussi une plus grande longueur des membres postérieurs et y a un problème zoologique à résoudre en ce qui concerne les chats de Man.

La race s'est-elle formée sur place ? Cela se pourrait. Antérieurement dans un village de l'ouest de l'île, il y a eu nombre de chats sans queue descendant d'une chatte qui avait perdu cet appendice par accident.

Est-elle venue de loin ? Cela se peut aussi. Le chat commun est cité, dans un texte du neuvième siècle (lois du prince gallois Hoeld), comme un animal rare, de date récente. Le chat sans queue n'est cité qu'au début du dix-neuvième. Viendrait-il d'un vaisseau naufragé, provenant de Prusse, ou bien du Japon, de la Malaisie, de la Crimée, où l'on a signalé la présence de chats à queue tronquée ?

ÇA ET LA.

LES PLUS LONGS RÉGNES.

La liste ci-après nous indique les rois souverains qui depuis l'antiquité jusqu'à nos jours ont conservé la couronne le plus longtemps.

Table listing reigns of various monarchs: Hoang-Ti, empereur de Chine, 2697-2597 av. J.-C.; Nintokou, empereur du Japon, 311-399; Chao-Hao, empereur de Chine, 2597-2513 av. J.-C.; Alphonse Ier, le Conquérant, comte puis roi du Portugal, 1112-1185; Louis XIV, roi de France, 1643-1715; Sapor II, roi de Perse, 310-381; Charles-Auguste, grand-duc de Saxe-Weimar, 1758-1828; Raimès II, roi de Thèbes, 1330-1267 av. J.-C.; Harald Ier, roi de Norvège, 866-933; Ferdinand Ier, roi des Deux-Siciles, 1259-1825.

Fenillet détaché d'un Album : "Il faut que les femmes soient fleurs et laissent les hommes être froment." "Il faut qu'elles fassent le parfum." "Nous, la farine."

Edition Hebdomadaire de "Abeille".

Nous publions régulièrement, samedi matin, une édition hebdomadaire renfermant toutes les nouvelles, littéraires, politiques et autres, qui ont paru pendant la semaine, dans "Abeille" quotidienne. Cette édition, complétée sous nos rapports, est fort utile aux personnes qui ne peuvent acheter le journal tous les jours, ou qui désirent tenir leurs amis ou correspondants européens au courant des affaires de la Louisiane. Nous la vendons sous bande dans nos bureaux à raison de 10 cts le numéro.